

ANTHOLOGIE

Feu de joie (1920) : « Parti pris »

Je danse au milieu des miracles
Mille soleils peints sur le sol
Mille amis Mille yeux ou monocles
M'illuminent de leurs regards
Pleurs du pétrole sur la route
Sang perdu depuis les hangars

Je saute ainsi d'un jour à l'autre
Rond polychrome et plus joli
Qu'un paillason de tir ou l'âtre
Quand la flamme est couleur du vent
Vie ô paisible automobile
Et le joyeux péril de courir au devant

Je brûlerai du feu des phares.

Le Mouvement perpétuel (1926) « Air du temps »

Nuage
Un cheval blanc s'élève
et c'est l'auberge à l'aube où s'éveillera le premier venu
Vas-tu traîner toute ta vie au milieu du monde
A demi-mort
A demi-endormi
Est-ce que tu n'as pas assez de lieux communs
Les gens te regardent sans rire
Ils ont des yeux de verre
Tu passes Tu perds ton temps Tu passes
Tu comptes jusqu'à cent et tu triches pour tuer dix secondes encore
Tu étends brusquement le bras pour mourir
N'aie pas peur
Un jour ou l'autre
Il n'y aura plus qu'un jour et puis un jour
Et puis ça y est
Plus besoin de voir les hommes ni ces bêtes à bon Dieu qu'ils caressent
de temps en temps
Plus besoin de parler tout seul la nuit pour ne pas entendre la plainte
de la cheminée
Ni de lancer mon sang comme un disque
ni de respirer malgré moi
Pourtant je ne désire pas mourir
La cloche de mon cœur chante à voix basse un espoir très ancien
Cette musique Je sais bien Mais les paroles
Que disaient au juste les paroles
Imbécile

Le Paysan de Paris (1926)

Je voudrais savoir quelles nostalgies, quelles cristallisations poétiques, quels châteaux en Espagne, quelles constructions de langueur et d'espoir s'échafaudent dans la tête de l'apprenti, à l'instant qu'au début de sa carrière il se destine à être coiffeur pour dames, et commence de se soigner les mains. Enviabile sort vulgaire, il dénouera désormais tout le long du tour l'arc-en-ciel de la pudeur des femmes, les chevelures légères, les cheveux-vapeur, ces rideaux charmants de l'alcôve. Il vivra dans cette brume de l'amour, les doigts mêlés au plus délié de la femme, au plus subtil appareil à caresses qu'elle porte sur elle avec tout l'air de l'ignorer. N'y a-t-il pas des coiffeurs qui aient songé, comme des mineurs dans la houille, à ne servir jamais que des brunes, ou d'autres à se lancer dans le blond? Ont-ils pensé à déchiffrer ces lacis où restait tout à l'heure un peu du désordre du sommeil? Je me suis souvent arrêté au seuil de ces boutiques interdites aux hommes et j'ai vu se dérouler les cheveux dans leurs grottes. Serpents, serpents, vous me fascinez toujours. Dans le passage de l'Opéra, je contempiais ainsi un jour les anneaux lents et purs d'un python de blondeur. Et brusquement, pour la première fois de ma vie, j'étais saisi de cette idée que les hommes n'ont trouvé qu'un terme de comparaison à ce qui est blond: comme les blés, et l'on a cru tout dire. Les blés, malheureux, mais n'avez-vous jamais regardé les fougères? J'ai mordu tout un an des cheveux de fougère. J'ai connu des cheveux de résine, des cheveux de topaze, des cheveux d'hystérie. Blond comme l'hystérie, blond comme le ciel, blond comme la fatigue, blond comme le baiser. Sur la palette des blondeurs, je mettrai l'élégance des automobiles, l'odeur des sainfoins, le silence des matinées, les perplexités de l'attente, les ravages des frôlements. Qu'il est blond le bruit de la pluie, qu'il est blond le chant des miroirs! Du parfum des gants au cri de la chouette, des battements du cœur de l'assassin à la flamme-fleur des cytises, de la morsure à la chanson, que de blondeurs, que de paupières: blondeur des toits, blondeurs des vents, blondeur des tables ou des palmes, il y a des jours entiers de blondeur, des grands magasins de Blond, des galeries pour le désir, des arsenaux de poudre d'orangeade. Blond partout: je m'abandonne à ce pitchpin des sens, à ce concept de la blondeur qui n'est pas la couleur même, mais une sorte d'esprit de couleur, tout marié aux accents de l'amour. Du blanc au rouge par le jaune, le blond ne livre pas son mystère. Le blond ressemble au balbutiement de la volupté, aux pirateries des lèvres, aux frémissements des eaux limpides. Le blond échappe à ce qui le définit, par une sorte de chemin capricieux où je rencontre les fleurs et les coquillages. C'est une espèce de reflet de la femme sur les pierres, une ombre paradoxale des caresses dans l'air, un souffle de défaite de la raison. Blonds comme le règne de l'étreinte, les cheveux se dissolvaient donc dans la boutique du passage, et moi je me laissais mourir depuis un quart d'heure environ. Il me semblait que j'aurais pu passer ma vie non loin de cet essaim de guêpes, non loin de ce fleuve de lueurs. Dans ce lieu sous-marin, comment ne pas penser à ces héroïnes de cinéma qui, à la recherche d'une bague perdue, enferment dans un scaphandre toute leur Amérique nacrée? Cette chevelure déployée avait la pâleur électrique des orages, l'embus d'une respiration sur le métal. Une sorte de bête lasse qui somnole en voiture. On s'étonnait qu'elle ne fit pas plus de bruit que des pieds déchaussés sur le tapis. Qu'y a-t-il de plus blond que la mousse? J'ai souvent cru voir du champagne sur le sol des forêts. Et les giroldes! Les oronges! Les lièvres qui fuient! Le cerne des ongles! Le cœur du bois! La couleur rose! Le sang des plantes! Les yeux des biches! La mémoire: la mémoire est blonde vraiment. À ses confins, là où le souvenir se marie au mensonge, les jolies grappes de clarté! La chevelure morte eut tout à coup un reflet de porto: le coiffeur commençait les ondulations Marcel.

Les Beaux quartiers (1936)

Car la nuit reprend ses droits sur les hommes, elle restitue à la folie, au rire, à l'ivresse, au plaisir, les mannequins corrects de l'ouest. Elle les relance dans la lumière et le tumulte d'un monde artificiel ou se perd le mirage de la bonté. Cela commence dans les arbres des Champs-Élysées, cela tourne par les boulevards, jusqu'à la République, dans ce

domaine des théâtres et des cafés, des boîtes de nuit et des bordels qui grimpent les pentes de Montmartre avec des bouffées de musique et des tamponnements de taxis. Ah, les amateurs de la violence et de la vie peuvent encore épuiser le trop-plein de leurs forces : il reste pour eux un brillant terrain d'expériences où l'orchestre du danger joue au milieu des tables. Ici l'on rêve éveillé. La beauté des femmes et les abîmes de l'argent, l'éclat de l'alcool et la complicité des jeux d'enfance, la brutalité de la joie et la prostitution du cœur: le revolver n'est jamais très loin quand le maître d'hôtel s'incline sur les seaux à Champagne. Il y a toujours quelque chose de bleu comme la nuit dans les sourires, quelque chose d'agressif dans l'étincellement des bijoux, quelque chose d'incompréhensible aux revers de soie des habits noirs. Miroirs, romances, encore une bouteille, voulez-vous? De grosses dames impudiques se plient dans la pâleur des tangos, tournent dans la valse qui emporte des Sud-Américains couleur de cigare. Un carnaval de hideurs, de défaites physiques, tragédies du temps, entoure les êtres féeriques de cet Eldorado moderne. Il rôde un air de la décomposition. Mais que de belles filles, que de seins splendides, de bras à vous damner, au-dessus de la vaisselle et des pailles, dans l'obséquiosité des garçons. Il y a dans chaque homme une incertitude de l'heure suivante, de la folie suivante. Va-t-il rentrer chez lui sagement, vers le matin? Une liqueur peut toujours le faire verser d'un monde dans l'autre, il sera la proie des propositions flatteuses, il chavirera dans la nuit, il se retrouvera dans un lieu de glaces et de rires. Il paiera son plaisir avec le même billet bleu qui sert à la philanthropie. Au -dehors, les ombres louches font un trafic incertain dans les mailles de la lumière électrique, il y a des êtres qui attendent, des marchandages, des menaces, des supplications. Tout cela se défait à travers l'immense ville vide où rien ne bat plus après les heures de bureau, sauf le lointain cœur des Halles ; et les rues vides, où file une auto comme chante un pochard, semblent attendre avec leurs réverbères sans fin un monarque en voyage qui a changé d'idée au dernier moment. Rêves, rêves de la pierre: les statues aux yeux blancs rêvent sur les places.

Les yeux d'Elsa (1942)

Tes yeux sont si profonds qu'en me penchant pour boire
J'ai vu tous les soleils y venir se mirer
S'y jeter à mourir tous les désespérés
Tes yeux sont si profonds que j'y perds la mémoire

À l'ombre des oiseaux c'est l'océan troublé
Puis le beau temps soudain se lève et tes yeux changent
L'été taille la nue au tablier des anges
Le ciel n'est jamais bleu comme il l'est sur les blés

Les vents chassent en vain les chagrins de l'azur
Tes yeux plus clairs que lui lorsqu'une larme y luit
Tes yeux rendent jaloux le ciel d'après la pluie
Le verre n'est jamais si bleu qu'à sa brisure

Mère des Sept douleurs ô lumière mouillée
Sept glaives ont percé le prisme des couleurs
Le jour est plus poignant qui point entre les pleurs
L'iris troué de noir plus bleu d'être endeuillé

Tes yeux dans le malheur ouvrent la double brèche
Par où se reproduit le miracle des Rois
Lorsque le cœur battant ils virent tous les trois
Le manteau de Marie accroché dans la crèche

Une bouche suffit au mois de Mai des mots
Pour toutes les chansons et pour tous les hélas
Trop peu d'un firmament pour des millions d'astres
Il leur fallait tes yeux et leurs secrets gémeaux

L'enfant accaparé par les belles images
Écarquille les siens moins démesurément
Quand tu fais les grands yeux je ne sais si tu mens
On dirait que l'averse ouvre des fleurs sauvages

Cachent-ils des éclairs dans cette lavande où
Des insectes défont leurs amours violentes
Je suis pris au filet des étoiles filantes
Comme un marin qui meurt en mer en plein mois d'août

J'ai retiré ce radium de la pechblende
Et j'ai brûlé mes doigts à ce feu défendu
Ô paradis cent fois retrouvé reperdu
Tes yeux sont mon Pérou ma Golconde mes Indes

Il advint qu'un beau soir l'univers se brisa
Sur des récifs que les naufrageurs enflammèrent
Moi je voyais briller au-dessus de la mer
Les yeux d'Elsa les yeux d'Elsa les yeux d'Elsa.

Le Musée Grévin (1943)

J'écris dans un pays dévasté par la peste
Qui semble un cauchemar attardé de Goya
Où les chiens n'ont d'espoir que la manne céleste
Et des squelettes blancs cultivent le soya ...

Un pays en tous sens parcouru d'escogriffes
À coups de fouet chassant le bétail devant eux
Un pays disputé par l'ongle et par la griffe
Sous le ciel sans pitié des jours calamiteux !

Un pays pantelant sous le pied des fantoches
Labouré jusqu'au cœur par l'ornière des roues
Mis en coupe réglée au nom du Roi Pétoche
Un pays de frayeur en proie aux loups-garous

J'écris dans ce pays où l'on parque les hommes
Dans l'ordure et la soif le silence et la faim
Où la mère se voit arracher son fils comme
Si Hérode régnait quand Laval est dauphin !

J'écris dans ce pays que le sang défigure
Qui n'est plus qu'un monceau de douleurs et de plaies
Une halle à tous vents que la grêle inaugure

Une ruine où la mort s'exerce aux osselets ...
J'écris dans ce pays tandis que la police
À toute heure de nuit entre dans les maisons
Que les inquisiteurs enfonçant leurs éclisses
Dans les membres brisés guettent les trahisons ..

J'écris dans ce pays qui souffre mille morts
Qui montre à tous les yeux ses blessures pourprées
Et la meute sur lui grouillante qui le mord
Et les valets sonnans dans le cor la curée !

J'écris dans ce pays que les bouchers écorchent
Et dont je vois les nerfs les entrailles les os
Et dont je vois les bois brûler comme des torches
Et sur les blés en feu la fuite des oiseaux ...

J'écris dans cette nuit profonde et criminelle
Où j'entends respirer les soldats étrangers
Et les trains s'étrangler au loin dans les tunnels
Dont Dieu sait si jamais ils pourront déplonger !

J'écris dans un champ clos où des deux adversaires
L'un semble d'une pièce armure et palefroi
Et l'autre que l'épée atrocement lacère
À lui pour tout arroi sa bravoure et son droit !

J'écris dans cette fosse où non plus un prophète
Mais un peuple est parmi les bêtes descendu
Qu'on somme de ne plus oublier sa défaite
Et de livrer aux ours la chair qui leur est due ...

J'écris dans ce décor tragique où des acteurs
Ont perdu leur chemin leur sommeil et leur rang
Dans ce théâtre vide où les usurpateurs
Annoncent de grands mots pour les seuls ignorants ...

J'écris dans la chiourme énorme qui murmure
J'écris dans l'oubliette au soir qui retentit
Des messages frappés du poing contre les murs
Infligeant aux geôliers d'étranges démentis §

Comment voudriez-vous que je parle des fleurs
Et qu'il n'y ait des cris dans tout ce que j'écris
De l'arc-en-ciel ancien je n'ai que trois couleurs
Et les airs que j'aimais vous les avez proscrits !

La Diane française (1944)

Rien n'est jamais acquis à l'homme Ni sa force
Ni sa faiblesse ni son cœur Et quand il croit
Ouvrir ses bras son ombre est celle d'une croix

Et quand il croit serrer son bonheur il le broie
Sa vie est un étrange et douloureux divorce
Il n'y a pas d'amour heureux

Sa vie Elle ressemble à ces soldats sans armes
Qu'on avait habillés pour un autre destin
À quoi peut leur servir de se lever matin
Eux qu'on retrouve au soir désœuvrés incertains
Dites ces mots Ma vie Et retenez vos larmes
Il n'y a pas d'amour heureux

Mon bel amour mon cher amour ma déchirure
Je te porte dans moi comme un oiseau blessé
Et ceux-là sans savoir nous regardent passer
Répétant après moi les mots que j'ai tressés
Et qui pour tes grands yeux tout aussitôt moururent
Il n'y a pas d'amour heureux

Le temps d'apprendre à vivre il est déjà trop tard
Que pleurent dans la nuit nos coeurs à l'unisson
Ce qu'il faut de malheur pour la moindre chanson
Ce qu'il faut de regrets pour payer un frisson
Ce qu'il faut de sanglots pour un air de guitare
Il n'y a pas d'amour heureux.

Les Communistes (1949-1951)

A Perpignan, un homme de trente-cinq ans environ, grand et mince, brun et assez haut en couleur, qui avait l'air de ce qu'il était, un pédagogue, descendait du train, envoyé par un comité d'aide aux intellectuels espagnols, Pierre Cormeilles avait fini par persuader son proviseur qu'il y avait des tas de professeurs pris dans l'exode et que l'honneur de l'université était engagé dans l'aventure d'ailleurs, son collègue Moreau acceptait d'assurer ses heures de géographie pendant une semaine... Pierre, tout le voyage, il avait pris le train de nuit, avait été tenu éveillé par l'espèce d'ivresse de pensées que lui donnait, comme à un tas de gens ces jours-là, le tour brusqué des affaires d'Espagne. N'avait-il pas été à Madrid, avec une délégation de la Ligue de l'Enseignement, l'autre année ? La stupeur et la fièvre qu'il sentait à la fois en lui, c'était le double sentiment de toute la France à lire les nouvelles d'au-delà des Pyrénées. Et puis, soudain, dans les journaux français, le peuple espagnol lâché en faveur de ses nouveaux maîtres. De Paris, où lors des manifestations du Front Populaire on jetait son cœur avec les billets de cent sous dans les grands drapeaux, violet, jaune et rouge, tenus aux quatre coins par des jeunes gens levant le poing fermé, comment imaginer physiquement cette chose incroyable, cet effondrement, ce déni de l'histoire entrant dans l'histoire, cette tragédie à travers les villes et les champs, le triomphe des Senoritos, de la Phalange et des mercenaires marocains ? Pierre avait voulu mettre le doigt dans cette plaie au côté de la Liberté : il lui fallait la preuve tangible du désastre. Et, dans son lycée, ce recrutement d'Auteuil et Passy l'atmosphère même des collègues, le scepticisme, l'ironie, tout cela interférait avec l'atroce contentement de certains. Se secouer ! Alors quand ce comité d'aide...

Ce jour de cendres sur la ville, au sortir du train, complétait pour Pierre Cormeilles le caractère d'insomnie du voyage. La légère couperose de ses pommettes s'enflammait du sommeil absent. Les yeux noirs du professeur regardaient toute chose déjà comme le vestibule de l'enfer et, son petit sac à la main, remontant le col de velours pas neuf de son pardessus, car il faisait frisquet et humide, Pierre, le nez rougi, se voûtant un peu selon sa manie, se hâta de gagner l'adresse qu'on

lui avait donnée à Paris, un camarade y avait déjà ouvert un bureau pour le comité. Pierre n'avait pas à demander son chemin, ayant jadis professé à Perpignan. Le va-et-vient inhabituel, à la fois morne et fébrile arrangez-vous, lui fut plus sensible qu'à un étranger débarquant ici sans rien connaître de la ville. Toute cette police. Des voitures officielles animaient les rues d'une vie artificielle. Des groupes de gens parlant sur les places. La lumière de catastrophe, le froid et la saleté des rues allaient étrangement à ces défilés d'hommes hâves, déguenillés, encore en quelque chose militaires, que Pierre croisa à deux ou trois reprises, escortés de soldats français — des coloniaux, l'arme à la bretelle — et qu'on allait parquer plus loin.

Elsa (1959)

Nous étions faits pour être libres
Nous étions faits pour être heureux
Comme la vitre pour le givre
Et les vêpres pour les aveux
Comme la grive pour être ivre
Le printemps pour être amoureux
Nous étions faits pour être libres
Nous étions faits pour être heureux
Toi qui avais des bras des rêves
Le sang rapide et soleilleux
Au joli mois des primevères
Où pleurer même est merveilleux
Tu courais des chansons aux lèvres
Aimée du Diable et du Bon Dieu
Toi qui avais des bras des rêves
Le sang rapide et soleilleux
Ma folle ma belle et ma douce
Qui avais la beauté du feu
La douceur de l'eau dans ta bouche
De l'or pour rien dans tes cheveux
Qu'as-tu fait de ta bouche rouge
Des baisers pour le jour qu'il pleut
Ma folle ma belle et ma douce
Qui avais la beauté du feu
Le temps qui passe passe passe
Avec sa corde fait des nœuds
Autour de ceux-là qui s'embrassent
Sans le voir tourner autour d'eux
Il marque leur front d'un sarcasme
Il éteint leurs yeux lumineux
Le temps qui passe passe passe
Avec sa corde fait des nœuds
Nous étions faits pour être libres
Nous étions faits pour être heureux
Le monde l'est lui pour y vivre
Et tout le reste est de l'hébreu
Vos lois vos règles et vos bibles
Et la charrue avant les bœufs
Nous étions faits pour être libres

Nous étions faits pour être heureux

Le Fou d'Elsa (1963)

C'est si peu dire que je t'aime

Comme une étoffe déchirée
On vit ensemble séparés
Dans mes bras je te tiens absente
Et la blessure de durer
Faut-il si profond qu'on la sente
Quand le ciel nous est mesure

C'est si peu dire que je t'aime

Cette existence est un adieu
Et tous les deux nous n'avons d'yeux
Que pour la lumière qui baisse
Chausser des bottes de sept lieues
En se disant que rien ne presse
Voilà ce que c'est qu'être vieux

C'est si peu dire que je t'aime

C'est comme si jamais jamais
Je n'avais dit que je t'aimais
Si je craignais que me surprenne
La nuit sur ma gorge qui met
Ses doigts gantés de souveraine
Quand plus jamais ce n'est le mai

C'est si peu dire que je t'aime

Lorsque les choses plus ne sont
Qu'un souvenir de leur frisson
Un écho des musiques mortes
Demeure la douleur du son
Qui plus s'éteint plus devient forte
C'est peu des mots pour la chanson

C'est si peu dire que je t'aime
Et je n'aurai dit que je t'aime

Il ne m'est Paris que d'Elsa (1964) : « Le Paysan de Paris chante »

Comme on laisse à l'enfant pour qu'il reste tranquille
Des objets sans valeur traînant sur le parquet
Peut-être devinant quel alcool me manquait
Le hasard m'a jeté des photos de ma ville

Les arbres de Paris ses boulevards ses quais

Il a le front chargé d'un acteur qu'on défarde
Il a cet œil hagard des gens levés trop tôt
C'est pourtant mon Paris sur ces vieilles photos
Mais ce sont les fusils des soldats de la Garde
Si comme ces jours-ci la rue est sans auto

L'air que siffle un passant vers soixante dut plaire
Sous les fers des chevaux les pavés sont polis
Un immeuble m'émeut que j'ai vu démoli
Cet homme qui s'en va n'est-ce pas Baudelaire
Ce luxe flambant neuf la rue de Rivoli

J'aime m'imaginer le temps des crinolines
Le Louvre étant fermé du côté Tuileries
Par un château chantant dans le soir des soieries
Les lustres brillaient trop à minuit pour le spleen
Le spleen a la couleur des bleus d'imprimerie

Il se fait un silence à la fin des quadrilles
Paris rêve et qui sait quels rêves sont les siens
Ne le demandez pas aux académiciens
Le secret de Paris n'est pas au bal Mabille
Et pas plus qu'à la cour au conseil des Anciens

Paris rêve et jamais il n'est plus redoutable
Plus orageux jamais que muet mais rêvant
De ce rêve des ponts sous leurs arches de vent
De ce rêve aux yeux blancs qu'on voit aux dieux des fables
De ce rêve mouvant dans les yeux des vivants

Paris rêve et de quoi rêve-t-il à cette heure
Quelle ombre traîne-t-il sur sa lumière entée
Il a des revenants pis qu'un château hanté
Et comme à ce lion qui rêve du dompteur
Le rêve est une terre à ce nouvel Antée

Paris s'éveille et c'est le peuple de l'aurore
Qui descend du fond des faubourgs à pas brumeux
Ils semblent ignorer ce qui déjà les meut
L'air a lavé déjà leurs grands fronts incolores
Des songes mal peignés y pâlissent comme eux

Qui n'a pas vu le jour se lever sur la Seine
Ignore ce que c'est que ce déchirement
Quand prise sur le fait la nuit qui se dément
Se défend se défait les yeux rouges obscène
Et Notre-Dame sort des eaux comme un aimant

Qu'importe qu'aujourd'hui soit le Second Empire
Et que ce soit Paris plutôt que n'importe où

Tous les petits matins ont une même toux
Et toujours l'échafaud vaguement y respire
C'est une aube sans premier métro voilà tout

Toute aube est pour quelqu'un la peine capitale
À vivre condamné que le sommeil trompa
Et la réalité trace avec son compas
Ce triste trait de craie à l'orient des Halles
Les contes ténébreux ne le dépassent pas

Paris s'éveille et moi pour retrouver ces mythes
Qui nous brûlaient le sang dans notre obscurité
Je mettrai dans mes mains mon visage irrité
Que renaisse le chant que les oiseaux imitent
Et qui répond Paris quand on dit liberté

Les Chambres (1969) : « Au bout du voyage » (extrait)

Nous arrivons au bout du voyage Les chevaux
N'en peuvent plus Même les grelots
S'éteignent
Que tout me fut et long et lent
J'ai marché sur les genoux mes années
Mes chemins saignent
Le paysage autour de nous n'a plus
D'arbres que de pitié
Il ne s'entend que sanglots par le siècle Ainsi
Nous n'aurons rien pu faire épouvantablement
Que voir le martyr et le meurtre
J'avais cru portant j'avais cru
Ô tes doigts tendres sur ma bouche
Ce n'est pas moi que je plains mon enfant mais
Les autres le blé troué battu des autres sous la grêle
Et de ne rien pouvoir qu'en être écartelé
Maintenant je sais comment les choses peu
À peu s'égrènent
Il ne reste autour de nous que cette brume du regard
Qui n'en finit plus d'en finir
Quelles sont pourtant les paroles dernières
Après quoi rien n'a place et le cœur est glacé
Je n'entends plus déjà les pas pressés des gens
La concierge n'a pas monté les journaux du soi.